

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—Etats-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. VII.

No. 36.

JEUDI, 21 SEPTEMBRE 1876

Prix du numéro, 7 centimes.—Annonces, la ligne, 5 centimes.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

Rédaction, Administration, Bureaux d'Abonnements et d'Annonces: Nos. 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.—GEO. E. DESBARATS, Directeur-Gérant.

SOMMAIRE

Les Canadiens-français à New-York et Philadelphie.—
Nos gravures: La chasse: Jeanne d'Arc, par G. E. D.—Bibliographie: Les souverains et les hommes d'état de l'Angleterre au dix-neuvième siècle, par P. C. (suite)—Nouvelles générales.—Aventures du capitaine Hatteras, par Jules Verne (suite)—Convention agricole.—Saint-Hyacinthe.—Aux Dames.—Lettres Parisiennes: Le Salon, par Ph. B. de la Guierche.—Poésies: Au Collège, par Eudore Evanturel; Le petit Moineau, par L. Gougeon.—Historique du chemin de fer Intercanadien, par B. (Suite et fin).—Exposition provinciale.—Littérature canadienne: Le Roi des étudiants, par Vincelas-Eugène Dick (suite)—Bonheur et Longévité, par le Dr. Séverin Lachapelle.—Enigmes, charades, problèmes, questions, etc.—Le Jeu de Dames.—Prix du Marché de détail de Montréal.

GRAVURES: Gravures qui accompagnent le texte des "Aventures du capt. Hatteras"; Incendie de Saint-Hyacinthe; les ruines; L'ouverture de la chasse: renard et canard; Jeanne d'Arc.

LES CANADIENS-FRANÇAIS

A NEW-YORK ET PHILADELPHIE

Nous avons parlé, dans notre dernier numéro, de l'excursion de plaisir faite à New-York par plusieurs de nos Sociétés canadiennes-françaises, à l'occasion de l'inauguration de la statue Lafayette.

Outre les députations des sociétés Saint-Jean-Baptiste de Montréal et de Québec, et de l'Union Saint-Joseph de Montréal, cette excursion comptait environ deux cent cinquante personnes. Nous sommes heureux d'apprendre que nos compatriotes ont figuré avec honneur dans la grande démonstration du six septembre.

Les journaux américains ont parlé avec éloge de la bonne apparence des députations canadiennes, et surtout de l'excellente tenue de la Bande de la Cité, qui accompagnait les excursionnistes.

Plusieurs fois sur le parcours de la procession, le corps de musique fut applaudi, et à un certain endroit, un jeune Français cria d'une fenêtre à la Bande: "Très-bien, messieurs, très-bien, c'est une gloire pour la patrie."

Le soir, au pique-nique, la Bande de la Cité joua le principal rôle, et des discours furent prononcés par MM. Adolphe Ouimet et Euclide Roy, au nom de la Société Saint-Jean-Baptiste, et par M. L. O. David, au nom de l'Union Saint-Joseph. En réponse à la santé portée aux Français du Canada, MM. Roy et Ouimet furent très-heureux dans leurs remarques. M. Roy fit un rapprochement plein d'à-propos entre l'érection de la statue Lafayette et le monument élevé aux victimes de 37-38.

Voici, en résumé, le discours prononcé par M. L. O. David:

M. le Président et Messieurs,

Il n'est pas étonnant que vous ayez vu autour de la statue de Lafayette les députations des sociétés nationales du Canada qui représentent le plus fidèlement les sentiments de la population canadienne-française. Car c'est aujourd'hui un jour de fête pour tous ceux qui aiment la France et la liberté; or, nous aimons l'une et l'autre.

Eh! comment ne pas aimer la France? Ne sommes-nous pas en quelque sorte la chair de sa chair, les os de ses os? N'est-ce pas du sol trempé des sueurs et du sang de ses plus nobles enfants qu'est sorti cet arbre touffu de la nationalité canadienne-française, dont les rameaux dispersés dans toutes les parties de l'Amérique attestent la fécondité? Sa langue, sa religion et sa gloire sont notre héritage; son drapeau, ce glorieux drapeau que nous voyons aujourd'hui flotter au-dessus de nos têtes sur

une terre étrangère, est notre drapeau. Nous balbutions sur les genoux de nos mères les chants inspirés de ses poètes, et le récit des exploits de ses guerriers enflamme nos jeunes imaginations. Si, il y a quelques instants, nos cœurs battaient si fort au sein de la foule qui se pressait aux pieds de la statue Lafayette, c'est que nous entendions acclamer parmi les héros qui ont fondé l'indépendance américaine, des noms français, les fils mêmes de ceux qui ont fécondé de leur sang le sol canadien.

Les triomphes de la France sont nos triomphes et ses douleurs sont nos douleurs. Lorsqu'elle arborait son drapeau sur les murs de Sébastopol, nous battions des mains, et lorsqu'elle était écrasée à Worth et à Reischoffen, nous versions des larmes, et les sociétés nationales, l'Union Saint-Joseph entre autres, organisaient des souscriptions nationales en faveur des blessés français.

Où, nous aimons la France, et nous l'avons prouvé, lors de la grande démonstration qui eut lieu à Montréal le 24 juin 1874, où l'on vit les Canadiens-français accourir de toutes les parties de l'Amérique dans le noble but de retremper leur patriotisme dans le souvenir de la France, et d'aviser au moyen de porter partout dignement l'honneur de son nom et de ses traditions.

Nous aimons la France et la liberté.

On ne peut guère aimer l'une sans l'autre; car, même lorsqu'elle ne possède pas la liberté, la France la porte aux autres nations avec ses sentiments chevaleresques, ses idées d'honneur et de progrès intellectuel. Il est vrai qu'on peut nous reprocher d'avoir refusé, en 1776, la liberté que les Washington et les Lafayette nous offraient, d'avoir refusé de prendre part à une lutte dont nous aurions partagé la gloire; mais depuis que le drapeau de la France avait cessé de flotter sur la citadelle de Québec, les Canadiens-français n'avaient d'autre désir que de jouir pleinement des droits politiques et nationaux qui leur avaient été garantis par les traités. Or, en 1776 comme en 1812, la crainte des Américains et le besoin de gagner les sympathies des Canadiens-français firent faire à l'Angleterre des concessions et des promesses suffisantes pour engager la population à rester loyale. En sorte que les Américains, sans le vouloir, ont été pour nous, comme la plupart des autres nations, l'instrument de notre émancipation, les protecteurs de nos libertés nationales et politiques.

Nous n'avons pas obtenu la pleine jouissance du gouvernement constitutionnel et responsable sans peines et sans combats. Si les Etats-Unis ont eu leur Washington, leur Franklin, leur Jefferson et leur Adams, nous avons eu nos Papi-neau, nos Bédard, nos Viger, nos Lafontaine et nos Morin, qui ont vaillamment lutté par la plume et la parole contre la tyrannie. La liberté a eu ici comme aux Etats-Unis ses héros et ses victimes.

Mais pardon de vous parler si longuement de nous; j'oublie que cette démonstration n'est pas seulement la fête des Français et des Américains, mais qu'elle doit être un sujet de réjouissances pour tous les hommes libres, pour toutes les nations civilisées que le flambeau de la liberté éclaire depuis un siècle dans la voie du progrès et de la liberté. Les principes de l'indépendance américaine ont fait le

tour du monde, éveillant dans toutes les âmes des sentiments d'honneur, de dignité et d'avancement, brisant les chaînes des peuples opprimés, révélant aux nations leurs droits et aux rois leurs devoirs, faisant disparaître de toutes les législations ces lois arbitraires et cruelles, ces privilèges odieux qui semblaient consacrer le principe que le genre humain avait été créé pour satisfaire l'orgueil et les plaisirs de quelques individus. L'homme n'est plus une chose, une bête de somme, c'est un être pensant et raisonnable, fait à l'image de Dieu, et pouvant, sans s'exposer à la ruine et à la mort, revendiquer les droits de sa conscience et de sa raison. Les nations ne sont plus de vils troupeaux soumis aux caprices insensés ou sanguinaires d'un seul homme. Si la proclamation de l'indépendance américaine a eu tant de retentissement dans le monde entier, la célébration de l'anniversaire de ce glorieux événement n'aura pas, peut-être, un moindre effet.

A la vue des merveilles que les Etats-Unis étalent en ce moment aux yeux de l'univers, on dira: "Voilà les fruits de la liberté," et ceux mêmes qui ne sont pas les admirateurs absolus de la république ne pourront s'empêcher de dire que jamais, dans l'espace d'un siècle, aucune nation n'a accompli des choses aussi extraordinaires.

Tantôt, lorsque j'étais aux pieds de la statue Lafayette, il me semblait assister à l'apothéose des grands citoyens qui, dans tout les temps et dans tous les lieux, ont travaillé et souffert pour la cause de la liberté; il me semblait les voir se pencher du haut du ciel pour assister à la glorification de leur dévouement et pour dire aux hommes de l'Amérique et de l'Europe réunis en ce lieu, de ne pas oublier que plus une république est riche et grande, plus elle doit se rappeler que la vertu seule est le véritable fondement de la liberté.

A Philadelphie, les Canadiens-français allèrent, musique en tête, saluer la députa-tion française, qui leur fit une réception des plus chaleureuses. On fit apporter le champagne, et le président de la députa-tion proposa la santé des Français du Canada, qu'il accompagna des remarques les plus flatteuses à l'adresse de la députa-tion canadienne et du Bas-Canada. Il dit qu'on savait en France et qu'on était heureux de savoir que les Canadiens-français aimaient toujours leur ancienne mère-patrie.

M. David répondit par quelques mots qui furent vivement applaudis.

Les excursionnistes paraissent, en somme, satisfaits de leur voyage et de la manière dont ils ont été reçus; le corps de musique doit des remerciements tout particuliers à M. J. Perrault, le secrétaire de la Commission canadienne, qui s'est donné beaucoup de peine pour leur être agréable.

NOS GRAVURES

Nous avons donné, dans le dernier numéro de *L'Opinion Publique*, les principaux détails du feu désastreux qui réduisit en cendres les quatre-cinquièmes de la belle ville de Saint-Hyacinthe.

Dans la présente feuille se trouvent plusieurs gravures qui ont rapport à ce sinistre. D'abord, l'on voit le train à grande vitesse qui amenait au secours de

la ville désolée, les braves pompiers de Montréal, avec un de leurs magnifiques engins à vapeur. Jamais l'on n'avait vu parcourir cette distance de 35 milles en si peu de temps: 32 minutes après le départ de la gare à Montréal, le convoi arrivait à Saint-Hyacinthe. Nous donnons aussi le portrait du chef de la brigade de Montréal; puis, un croquis de quelques bâtisses à Saint-Hyacinthe épargnées par le feu. Plus bas, le convoi de vivres, organisé par M. Alfred Perry, qui, ayant reçu, à dix heures du soir, un télégramme demandant du pain pour les incendiés, se mit à l'œuvre et parvint à réunir, avant 4 heures du matin, mille pains qu'il apporta lui-même, dans un convoi spécial, aux pauvres citoyens affamés de Saint-Hyacinthe. Une vue des ruines complète la série. Cette page est éloquent, et montre bien l'étendue du désastre.

G.-E. D.

La chasse.—Une charmante page qui rappellera à maint chasseur les déceptions qui attendent souvent les plus rusés. On fait un grand détour, on se croit enfin arrivé à portée sans avoir été vu du gibier farouche, et tiens! voilà qu'à travers les branches, l'on voit s'envoler l'objet de ses convoitises. Comme à la chasse, ainsi dans la vie!

G.-E. D.

Jeanne d'Arc.—Sujet connu, mais figure nouvelle tracée par main de maître. L'œil plein d'inspiration, narines frémissantes, bouche féminine et ferme à la fois.

G.-E. D.

BIBLIOGRAPHIE

LES SOUVERAINS ET LES HOMMES D'ÉTAT DE L'ANGLETERRE AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE (1.)

(Suite)

Le parlement étant alors en session, le jour même de l'arrivée de la reine, le roi se rendit avec la pompe ordinaire (*in state*) à la Chambre des lords pour y sanctionner quelques *bills*, et dès qu'il fut parti lord Liverpool remit un message communiquant certains papiers contenus dans un *sac vert*, scellé; le même message était remis en même temps à la Chambre des Communes par lord Castlereagh, qui donna avis d'une adresse au roi pour le lendemain. Grande était l'attente publique; on se demandait: "Que fera la Chambre des lords? Que feront les Communes?" A la Chambre des lords, lord Liverpool obtint sans peine de faire voter l'adresse et nommer un comité secret auquel les papiers furent renvoyés. Lord Erskine et lord Lansdowne refusèrent cependant d'en faire partie.

A la Chambre des Communes, ce fut une toute autre scène. Brougham coupa l'herbe sous le pied au ministre en se levant avant lui pour lire un message de la reine dans lequel elle annonçait qu'elle était venue en Angleterre réclamer ses droits et défendre son caractère injustement attaqué; elle protestait énergiquement contre la constitution d'un tribunal secret, et se plaignait des avanies que les représentants officiels de l'Angleterre lui avaient

(1) A Journal of the Reigns of King George IV. and of King William IV. by the late F. Charles Greville; edited by Henry Reeve. London, 1875, 2 vols. (édition américaine). New-York: Appleton et cie., 1875, 2 vols.—Papiers et correspondances du baron Stockmar, Brunswick, 1872, 2 vols. in-8.—Le médecin de la reine Victoria.—Les souvenirs du conseiller de la reine Victoria, par M. Saint-René Taillandier. *Revue des Deux-Mondes*, 1876.